

RÉDACTION
ET
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT
Un an 6 mois 3 mois
Suisse Fr. 20 10 50 5 50
Union postale..... » 36 18 50 9 50
Prix du numéro : 40 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 21 juillet 1891.

BULLETIN POLITIQUE

M. Parnell a subi la semaine dernière un nouvel échec électoral, plus sensible et plus significatif que les précédents. Battu d'abord à Kilkenny, puis à North-Sligo, il vient de voir un de ses adversaires l'emporter dans le comté de Carlow, où il comptait sur un succès.

C'est une curieuse histoire et bien difficile à comprendre sur le continent, celle de ce roi sans couronne de l'Irlande précipité par une aventure galante des sommets de la popularité à une déconsidération qui semble irrémédiable. En vain il a épousé en justes noces la femme fatale qui a changé le cours de ses destins. Les ciseaux de Dalila Kate O'Shea avaient déjà tranché la force de ce Samson. Le voilà réduit à l'impuissance; il est la risée des Philistins et il est aveugle, — aveugle vis-à-vis de cette vérité aujourd'hui évidente, que son auréole s'est évanouie.

La campagne menée à Carlow semblait engagée dans de bonnes conditions : elle suivait de près la cérémonie nuptiale de Steynning. Aussi l'ex-leader du parti irlandais ne s'est-il pas ménagé. Il a abandonné dès le lendemain son mariage mistress Charles Stuart Parnell pour courir sus à ses ennemis politiques.

Il y a quelques mois, à Kilkenny, un fanatique lui avait jeté de la chaux vive dans les yeux. A Carlow, il s'en est trouvé un autre pour le prendre par derrière et lui donner tranquillement un coup de pied dans le dos, suivant l'euphémisme aimable de l'Agence Havas. Le résultat a été désastreux. Le candidat nationaliste anti-parnelliste, M. Hammond, a été élu par 3735 voix contre 1539.

M. Parnell est bien un homme fini.

Mais, comme il arrive souvent, ce ne sont pas les auteurs de sa disgrâce qui en bénéficient. En menant grand tapage autour du procès en divorce du colonel O'Shea, les journaux du parti régnant avaient cru brouiller M. Gladstone avec le parti irlandais et briser ainsi la coalition qui menace les jours du cabinet Salisbury.

Les choses se sont passées autrement. Le chef du parti libéral, après avoir quelque temps fermé les yeux, a bien désavoué M. Parnell. Mais, placé entre le grand Old Man et leur « roi sans couronne », c'est le premier que le peuple et les députés irlandais ont suivi.

Vainement, le parti tory a-t-il alors une évolution hardie et, oubliant de ses accès de pudeur, a-t-il fait des vœux ardents, parfois secondés par la police, en faveur de M. Parnell. Les *home rulers*, après une scission éphémère, ont reconquis leur unité en dehors de leur ancien chef et sont restés fidèles à leur alliance avec les libéraux anglais. Celle-ci sort intacte de tant d'esclandres. Elle s'affirmera sans doute aux élections générales, dont lord Salisbury est de moins en moins désireux de hâter la date. Tout permet de croire que le groupe parnelliste sera réduit à deux ou trois voix et ne comptera plus au parlement.

C'est au clergé irlandais que ce résultat est dû en très grande partie. Evêques en tête, il est entré résolument en campagne contre le mari de Mme O'Shea. Son influence a été la plus forte. Peut-être le fait que M. Parnell est protestant a-t-il quelque peu pesé dans la balance, à côté des frasques de sa vie de garçon.

Quant au leader irlandais, on affirme que ce

ne sera plus longtemps M. Mac-Carthy. Il sent le fardeau trop lourd pour ses épaules et ne demande qu'à en être déchargé. Dans ce cas, M. Dillon est indiqué et réunira tous les suffrages, car il est à la fois un homme d'action, qui a souvent payé de sa personne, et un orateur distingué.

Un livre de M. Respini.

La Liberté, de Locarno, publie l'Appel que voici :

Les assises de Zurich se sont terminées par l'absolution des septembristes, que l'opinion publique et l'histoire impartiale ne pourront sanctionner.

A Zurich, les rôles ont été intervertis : les victimes, condamnées au silence, ont pris la place des agresseurs.

Dans l'enceinte qui devait être réservée aux faits de la cause et à l'application de la loi, tout a été permis contre les conservateurs tessinois et contre les victimes d'une lâche et scélérates embuscade. Rien n'a été épargné, ni notre patriotisme éprouvé au creuset d'un demi-siècle de souffrances et de sacrifices, ni la mémoire de notre jeune martyr Luigi Rossi.

Mais le moment est venu de parler, aussi pour les victimes, et nous parlerons.

En l'absence de contradicteurs, les débats de Zurich constituent seulement un petit épisode du grand drame d'un demi-siècle de politique tessinoise.

Je veux porter la cause du Tessin conservateur, du parti auquel j'appartiens, du gouvernement que j'ai en l'honneur de présider, et avec celle de ma personne, puisque j'ai été en butte à des attaques spéciales, devant le peuple suisse et devant le monde civilisé. Et j'entends plaider cette cause, non par des déclamations passionnées, mais en m'appuyant sur des faits notoire et des documents authentiques.

J'espère démontrer de la sorte aux personnes accessibles à une conviction raisonnée, spécialement ce qui suit :

Que le parti radical tessinois a usurpé le pouvoir les armes à la main en 1839 et l'a conservé pendant près de quarante ans en ayant plusieurs fois recours à la violence et à la fraude ;

Que le régime radical avait confisqué toutes les libertés publiques et que son administration, qui se prétendait progressiste, à la prendre dans son ensemble, a été déplorablement stationnaire, même rétrograde si on la compare avec celle d'autres Etats, et sous divers rapports, désastreuse ;

Que le parti radical, après avoir perdu le pouvoir, en 1873-77, dans sa fraction extrême, qui est aussi la fraction dirigeante, s'est montré éminemment sectaire et révolutionnaire ; qu'il a toujours cherché à reconquérir le pouvoir à tout prix, sans aucun scrupule sur les moyens employés, sans laisser un seul jour de trêve à l'administration de l'Etat ;

Que la politique fédérale vis-à-vis du Tessin conservateur a été, en tout temps, une politique d'exception et de haine, une politique de pression et d'oppression, tendant à aider les radicaux à conserver le pouvoir quand ils l'avaient encore, à le reprendre à tout prix, quand ils l'eurent perdu ;

Que le régime conservateur a inauguré et suivi une politique qui peut être discutée, qui certainement n'a pas été exempte d'erreurs, mais qu'on peut, à juste titre, dire honnête : le parti conservateur a élargi les libertés publiques et les garanties constitutionnelles ; il a amélioré les conditions morales et matérielles du canton dans toutes les branches de l'administration publique, et cela, malgré les obstacles nombreux élevés sur sa route par une opposition irréconciliable et turbulente ;

Que la justice tessinoise ne méritait pas les attaques auxquelles elle a été en butte ; qu'elle peut, comme celle d'autres cantons et d'autres Etats, s'être parfois trompée, mais qu'on ne peut avec justice la taxer de partialité ; et que même, si un reproche peut lui être fait, c'est celui d'avoir été, dans tel cas donné, timide ou intimidée, quand c'était le cas de frapper justement des radicaux ; je démontrerai cela les dossiers en mains ;

En ce qui me touche, que, si je suis profondément attaché à la foi religieuse de mes pères et très pro-

noncé dans mes opinions politiques conservatrices, j'ai cependant toujours été partisan d'un système politique à large base de liberté, et promoteur de beaucoup d'innovations démocratiques et je suis sûr d'avoir toujours agi avec rectitude, pour le plus grand bien moral et matériel de mon canton et de la Confédération. J'ai la conscience, toutes les fois que les intérêts du parti se trouvaient en désaccord avec ceux de mon pays, d'avoir, sans jamais hésiter un instant, et comme c'était mon devoir, sacrifié les premiers aux seconds. Je pourrais en citer de nombreux exemples : il me suffira de rappeler ma conduite en 1877, comme président du Conseil d'Etat, dans la très grave crise de la société du Gothard, et, ultérieurement, au sujet du subside à la ligne du Monte-Cenero ; ma conduite dans la grosse question de la correction du Tessin et enfin mon attitude vis-à-vis de la Banca Cantonale Ticinese, après la découverte des malversations de Scazziga et du fameux compte-courant.

Sur ce point, du moment où j'ai été provoqué, je mettrai en pleine lumière par des actes irréfutables que, uniquement par raison d'Etat, j'ai sacrifié les convenances de parti aux intérêts de cette banque, que j'ai toujours considérée comme d'intérêt général ; — je démontrerai que j'ai su me taire dans des moments terribles sur la vraie situation de cette banque et sur les moyens de défense puissants qui étaient en mains du Conseil d'Etat, et je ne le regrette pas, malgré la calomnie, l'ingratitude et pis que cela, dont j'ai été récompensé.

Je démontrerai que le gouvernement n'a commis aucune violation de la constitution, quoi qu'en ait dit le Conseil fédéral dans une résolution prise deux jours après l'acte de brigandage du 11 septembre ; que cette prétendue violation de la constitution a été un simple prétexte pour mettre patriotiquement à profit le malheur qui avait frappé le pays, et les difficultés nées des malversations de Scazziga ; que la révolution était depuis des années dans les plans de la fraction extrême du parti radical ; qu'elle a été le résultat d'un complot.

Je démontrerai que l'enquête Schneider-Scherb, loin de viser à mettre en lumière toute la vérité, s'est donnée pour tâche d'en restreindre la découverte et de la cacher, et qu'elle a eu un digne corollaire dans l'interrogatoire de Zurich.

Les débats de Zurich, qui passeront je crois à l'histoire sous le nom de « scandale de Zurich », ne peuvent rester sans être éclairés par ceux qui ont été trappés par l'agression morale et matérielle.

Je pense que ces débats entrent dans le plan providentiel pour amener le peuple suisse à ouvrir les yeux sur les graves périls qui le menacent et pour l'avertir que l'heure d'énergiques mesures de salut a sonné.

Il est très certain que les assises de Zurich ont posé un précédent terrible : — le droit à la révolte et l'assurance de l'impunité pour un certain parti, et que les conséquences en sont graves et pourraient même en être fatales.

Maintenant il importe de rétablir la vérité et de faire le départ des responsabilités, et celles-ci incombent essentiellement, selon moi, au haut Conseil fédéral.

C'est un travail de longue haleine que je m'impose et je vise à répandre une lumière durable sur les choses du Tessin, plus qu'à obtenir des effets immédiats. Homme d'action plus qu'homme de plume, je rencontrerai beaucoup de difficultés ; mais j'ai la confiance que ni les appuis, ni les collaborateurs valables ne me feront défaut. L'ouvrage sera dédié à la mémoire de mon jeune et vaillant collègue le conseiller d'Etat Dr Luigi Rossi, martyr du devoir et de la légalité, et j'espère qu'il sera le meilleur monument élevé à sa chère mémoire.

Nous devons raconter des faits douloureux et graves, dont quelques-uns sont tellement iniques, qu'on hésitera à les croire. Il sera donc indispensable de les appuyer de nombreux documents historiques.

Et, pour que l'œuvre réponde mieux à son but, elle devra paraître à la fois dans les trois langues nationales et si possible aussi en anglais, vu les nombreux émigrants tessinois dans les contrées où domine cette langue. Il faudra aussi en faciliter de toute manière une rapide et large diffusion.

Tout cela demande de grandes dépenses : c'est pourquoi je me permets d'adresser à tous mes amis politiques, à toutes les personnes qui veulent que la lumière se fasse sur les affaires du Tessin, et spécialement à

mes compatriotes à l'étranger, un chaud appel à vouloir contribuer par leur obole à la défense de la vérité historique et de l'honneur d'un peuple confédéré et de ses autorités indignement outragés dans les débats de Zurich.

Je me réserve de constituer une commission pour la conservation et l'emploi des fonds et de faire appel à des collecteurs pour les réunir. Ceux qui préfèrent que leur nom ne soit pas publié pourront m'adresser directement leur offrande.

Et maintenant, au travail : que tous contribuent à l'œuvre de réparation nécessaire qui tournera à l'honneur et au profit du bon renom tessinois et suisse.

Locarno, 15 juillet 1891.

G. RESPINI,
ex-président du Conseil d'Etat.

Les juifs en Roumanie.

En Roumanie, comme en Russie, il y a une question juive, et bien que la haine contre les Israélites y soit moins forte, le « problème sémitique » s'y pose avec une importance d'autant plus grande que l'élément juif y est plus nombreux : en Roumanie, les Israélites sont dans la proportion de quatre pour cent, par rapport à la population totale, tandis que dans la Moldo-Valachie ils forment les huit centièmes des habitants.

C'est dans la province du nord, en Moldavie, qu'ils sont en plus grand nombre ; c'est là aussi qu'ils ont le mieux conservé leurs caractères propres et qu'on peut le plus facilement les étudier. Le juif de Bucarest ou des grands ports du Danube, à peu près romanisé et plus ou moins transformé par le contact prolongé de ses coreligionnaires venus d'Autriche, est presque toujours un juif dans le mouvement, qui s'adapte à la moderne, possède tous les dehors de la civilisation occidentale et s'assimile de plus en plus les idées chrétiennes. Si vous voulez voir le juif classique des romans de Sachs-Masoch et des conteurs russes, le juif à grande houppelande noire et crasseuse, portant le chapeau de feutre noir pointu, avec une longue barbe inculte et les deux mèches de cheveux en tire-bouchons qui lui pendent le long des joues, allez à Jassy ou mieux dans quelque petite ville moldave, telle que Sultiza, la bonasse ou Botosani, célèbre par la saleté de ses rues.

La première fois qu'on voit les juifs de la Moldavie, j'entends ceux qui n'ont pas été transformés par l'influence de la race roumaine, on éprouve un sentiment de répulsion qu'on ne peut vaincre. Quand je vins en Roumanie pour la première fois, en 1886, sans aucun parti-pris anti-sémite, ayant au contraire une sympathie préconçue pour cette race, persécutée selon moi à tort, je ne pus me défendre d'un mouvement d'antipathie à la vue des tristes personnages qui s'offraient à moi. Depuis lors, j'ai revu souvent la Roumanie, et cette première impression, quoiqu'un peu modifiée, persiste encore. Il est évident que le juif de Moldavie est presque toujours sale, et la vue de la saleté produit chez nous autres occidentaux un effet très désagréable.

Entrez dans la chaumière aux murs de terre du plus pauvre paysan de la Roumanie et vous serez frappé de l'extraordinaire propreté qui y règne ; pénétrez, au contraire, dans la demeure d'un artisan juif ou d'un marchand, vous constaterez, la plupart du temps, une saleté repoussante. Dans des villes de 10,000 habitants, l'unique hôtel juif de la localité, vous donne presque toujours des draps de lit crasseux, qui ont servi à des centaines de voyageurs (1). Je me rappelle encore une légendaire nuit que j'ai passée à Podul-Iloei, dans un lit qui avait été colonisé par des légions de parasites. J'étais arrivé à l'hôtel très tard dans la nuit, fatigué par dix heures de cheval et j'étais entré dans mon lit sans faire l'inspection locale ; je fus littéralement dévoré pendant mes quelques heures de lourd sommeil ; le matin je m'aperçus en outre avec horreur que mes draps avaient dû être employés plus de cent fois par tous les rouliers de la province.

(1) Je dois cependant dire que les hôtels juifs des grandes villes sont assez propres.

trouves-tu, ce jeune garçon ?

— Je n'ai pas beaucoup pensé à lui ; il a l'air très convenable et s'habille à la mode anglaise.

— Alors, il ne t'intéresse pas ?

— Pas du tout.

— Tu as raison, petite, ce n'est pas le *novio* qu'il faut. Ces gens d'argent sont fiers. Tu viens d'une bonne famille de *labradores* (1) et ton vieux sang andalous vaut bien celui de tous les Carrasco du monde. D'ailleurs, c'est un *garacho* (étranger). Cela doit te suffire pour n'en point vouloir. Ecoute-moi un peu, Niévésita, ce qu'il te faudrait, c'est un *novio* du pays, beau, brave, fier, qui te fasse honneur ! Il n'en manque pas à Séville, *Ay de mi ! Ay !*

Et Bibiana s'arrêta pour pousser des soupirs prolongés. Il lui était impossible d'aborder ce sujet sans faire des retours sur sa jeunesse pleine de souvenirs amoureux. Elle allait recommencer à conter ses infortunes, à Cadix, au Puerto, en l'an de grâce 18... si Niévés, qui connaissait l'histoire et savait ce qu'elle aurait, n'était intervenue, mettant sa jolie main blanche sur la bouche de la cousine et lui disant tendrement :

— Bibianita, ne t'affrète pas, je t'en prie. A quoi bon ?

Mais Bibiana voulait parler : — Ay ! ma petite, continuait-elle, que c'est donc joli ce temps de jeunesse et d'amour que tu as devant toi et combien je le regrette ! Moi aussi, j'en ai eu des amoureux : pas des gens riches, pas Carrasco ! Tu ne sais pas comme je suis aise qu'il te trotte quelqueun d'autre par la tête, car tu n'es certainement pas arrivée à l'âge que tu as, jolie comme Dieu et ta mère l'ont faite, sans avoir laissé pousser au fond de ton cœur un petit sentiment.

— En vérité, cousine, tu supposes...

— Je ne suppose pas, je devine, ma chère. Tout

(1) *Labrador* : non-seulement laboureur, paysan, mais aussi propriétaire-agriculteur.

La saleté du Juif s'allie du reste chez lui à certaines habitudes de bassesse et de servilité, qui choquent les moins prévenus. Vous êtes habitué à fréquenter un monde où la dignité personnelle est de rigueur, et vous vous trouvez en présence de gens crasseux qui vous flagorment, qui, pour obtenir votre appui dans une affaire, vont jusqu'à vous baisser humblement la main ; malgré vos opinions républicaines et humanitaires, vous éprouvez une envie presque irrésistible de leur envoyer, pour leur enseigner la dignité, un coup de pied dans ce dos qu'il ont si flexible. Ajoutez à cela que le Juif des classes inférieures est très vite d'une familiarité insupportable ; s'il s'aperçoit que vous êtes très tolérant, il devient facilement d'une indiscrétion et d'une insolence sans égales. Descendez dans un hôtel pour traiter une affaire commerciale, vous êtes bientôt assailli par une nuée de courtiers juifs ; ils assiègent toute la journée votre chambre ; si vous avez le malheur d'en recevoir un seul, il faut que toute la bande y passe. La présence d'une dame dans la salle n'arrête pas leurs tentatives indiscrètes. Un avocat roumain de mes amis m'a raconté que, dans les premiers temps qu'il pratiquait le barreau, des courtiers juifs venaient le relancer dans sa chambre d'hôtel tandis que sa femme faisait sa toilette ; ils entraient sans frapper et se mettaient à parler de leurs petites affaires, malgré la présence de la dame à demi-vêtue ; il fut obligé d'en jeter deux ou trois à la porte pour avoir la paix.

A ces défauts, qui sautent aux yeux du premier venu, le Juif joint très souvent la brutalité envers les animaux et envers les faibles. Je ne crois pas qu'il y ait de chevaux plus maltraités que ceux des Israélites roumains. Ils attellent les pauvres bêtes étiées, qui leur servent d'animaux de trait, à des chars abominablement surchargés, et quand elles râlent sous le faix, ils les rouent de coups. J'ai vu cent fois dans les rues de Jassy les agents de police, gens pourtant peu tendres de leur nature, intervenir pour empêcher des Israélites d'assommer leurs chevaux. Il semble qu'entre les mains du cocher ou du marchand juif le fouet soit un instrument de musique dont il s'amuse à jouer par virtuosité ; le Juif n'excite jamais son cheval par la voix ; il tape dessus ; c'est sa manière.

Cette brutalité, le Juif a aussi tendance à la pratiquer avec les gens qu'il croit plus faibles. Dans les rares endroits où ils peuvent dominer, les Israélites sont beaucoup plus durs avec les paysans que les fermiers des autres races. Ils emploient volontiers le fouet, s'ils croient pouvoir le faire sans risque.

Il faut dire enfin que le Juif roumain est très souvent d'une largeur d'idées en fait de mœurs, qu'en Occident on a peine à comprendre, car il trafique assez facilement des femmes de sa famille.

Voilà les défauts et vices qu'un touriste, médiocrement observateur, peut remarquer après quelque temps de fréquentation chez les Juifs de Roumanie ; il en est d'autres que l'on connaît surtout par les dires des Roumains, quand on n'a pas occasion d'entrer dans le monde des affaires.

Comme en Russie, comme en Algérie, comme dans la plupart des pays où il y a une question sémitique, on reproche aux Juifs, en Roumanie, d'être accapareurs et usuriers, de tondre le paysan, de voler le bourgeois, d'être rusés et trompeurs dans les transactions commerciales. Il y a naturellement une certaine part de vérité dans ces accusations. En tout pays, dans le monde où l'on trafique, il existe un certain nombre de trucs commerciaux ou financiers, plus ou moins malhonnêtes, qui emploient journellement ceux qu'on appelle si expressivement en argot italien les *bassofaristi*. Ces habitudes de tricherie sont certainement très répandues chez les Juifs roumains, gens terriblement rusés en affaires. On trouve, tout le monde le sait, beaucoup d'usuriers parmi eux, les tripoteurs de Bourse et les spéculateurs véreux y sont en proportion très forte, par le fait même de la vie qu'on les force à mener, dans l'enfassement malaisé des villes. Le *struggle for life* étant beaucoup plus compliqué pour le Juif que pour le chrétien, il n'est pas étonnant qu'il ait très souvent recours à des moyens invovables. A canaillerie égale, d'ailleurs, le Juif paraît toujours plus malhonnête que le Roumain ou le Grec roumainisé, parce qu'il est d'une habileté dans le mal beaucoup plus grande. Cette habileté ex-

en toi me dit que tu as un secret, et je ne donne pas trois jours que tu ne viennes me le confier. — Mais ne dinerez-vous pas aujourd'hui ? Ta mère ne rentrera pas avant le soir : quand elle est à Alcalá, elle y reste le plus longtemps possible. On dirait vraiment qu'elle ne se plait qu'au milieu de ses bêtes, et parfois, il me vient l'idée qu'elle les aime mieux que nous.

Le *cocido* fut mangé au milieu du caquetage de Bibiana et de Martirio sur les faits et gestes du voisinage, quelques incidents du marché, et des nouvelles qui venaient du portier de l'archevêché. Niévés, l'esprit ailleurs, parla peu, et le repas terminé, elle monta dans sa chambre, cherchant la solitude.

Aussi ferma-t-elle soigneusement la fenêtre du côté de la rue pour échapper aux regards et aux tentatives de conversation de la part des voisins qui, comme Teodomira, restaient volontiers au balcon. La chambre de Niévés faisait, au premier étage, le coin de la maison sur la rue et un petit jardin : du côté de ce jardin, il y avait aussi une fenêtre ouverte devant laquelle elle s'assit, regardant distraitement les têtes rondes des oranges. Quelques-uns de ces arbres poussaient là, l'un à côté de l'autre, portant des fruits tardifs qui pendaient comme des lanternes de couleur dans le feuillage sombre, d'autres commençaient à se couvrir de bourgeons blanchissants et répandaient dans l'air une suave et pénétrante odeur. C'étaient l'heure et l'endroit propices à la rêverie. Niévés se rappelait les paroles de la cousine Bibiana, appel direct à la confiance. L'idée de s'ouvrir à cette vieille amie lui passait par la tête, mais elle la repoussait. N'était-elle pas résolue à se taire ? Non qu'elle n'eût envie de parler : son cœur, débordant d'émotion, aurait trouvé un soulagement à confesser ce qui le troublait ; mais son esprit, avant tout défectueux, considérant qu'en se laissant aller à révéler le sentiment défectueux qui l'envahissait pour la première fois, elle en dissiperait le charme naissant. Il lui semblait aussi qu'en parlant elle offenserait celui qui, peu à peu, pour la vivacité méridionale de son imagination, était devenu et devenait plus encore l'objet d'un culte mystérieux

FEUILLETON DE LA GAZETTE

NIÉVÉS

par M. CECIL STANDISH

— Ah ! ah !... Eh bien ! à la porte du paradis !
— Cette porte-là, je ne l'atteindrai jamais si vous ne m'en montrez pas le chemin, señorita Niévés.

Les chevaux partirent et les deux cavaliers disparurent dans le dédale des petites rues, tout aussi étroites, tout aussi blanches, tout aussi mal pavées que la calle San-Isidoro, où, à la porte de sa maison, Niévés les regardait toujours.

II

Enfin Niévés entra. En ouvrant la grille du *zaguan*, elle trouva la cousine Bibiana, qui se remuait en tous sens dans le *patio*, sous prétexte de mettre en ordre les pots d'oignons et de jasmis déposés autour de la petite fontaine de marbre blanche à large margelle, décorée de faïences bleues et jaunes d'un dessin absolument mauresques.

— Je croyais que tu ne rentrerais jamais, et j'avais besoin de toi, Niévésita, d'abord pour arranger toutes ces fleurs. Elles n'ont pas été arrosées depuis deux jours. Tu les négliges. Dieu sait où tu as la tête, petite. Voici l'arrosoir et un baiser.

Niévés lui présenta son front et lui ôta des mains un grand vase de terre de la *Cartuja* que Bibiana allait inévitablement laisser tomber à terre.

Sais-tu, cousine, qu'il était bien temps que j'intervienne ? Tu as une manière de tout bousculer... Je vais ôter ma manille et me mettre à l'œuvre.

— Tu as raison, petite ; moi, Bibiana, j'ai toujours été maladroit, et en bien des choses ! Heureusement, tu ne me ressembles en rien, et tu as une manière de tout faire avec grâce qui donne plaisir à voir.

Et pendant que Niévés, heureuse d'avoir une occupation, rangeait les vases de fleurs et les arrosait lentement, avec mille soins et mille précautions, Bibiana s'installait dans son coin favori, sous l'arcade blanche qui entourait le patio, sur un fauteuil de canne dans lequel elle se balançait et s'éventailait, en ne perdant rien de ce qui se passait autour d'elle.

Bibiana n'était plus jeune ; mais ni son visage ni sa tournure ne laissaient apercevoir trace d'âge. Elle avait une grosse tête sur un buste trop long et des jambes courtes. Son visage était rond, ronds aussi ses gros yeux chercheurs ; ses cheveux, noirs et luisants, toujours admirablement peignés, revendaient sur son front en mèches folles et mille arroses-cœurs. Assez grasseuillette, son allure était cependant vive et lestée. Elle semblait être partout en même temps, et ne faisant jamais œuvre de ses dix doigts, elle avait toujours l'air d'être occupée. Se mêlant souvent des affaires des autres, elle trouvait moyen de ne pas les ennuyer. Elle était en tout temps d'une humeur charmante, l'âme et la gaité de cette maison, dont elle faisait partie depuis un temps éloigné, où, après certaine débâcle dont il n'avait jamais été question, elle avait été en quelque sorte adoptée par la mère de Niévés, la senora Dolores, qui passait pour sa parente. Confidente de chacun, écoutant à merveille, consultant quelquefois avec assez de raison, racontant follement ses histoires d'amour, parlant sans cesse et plaisantant toujours, elle était aimée de tout le monde et tout le monde l'employait. Quand Fernando voulait obtenir de l'argent de sa mère, — ce qui arrivait souvent, — c'était Bibiana qui se chargeait de le demander ; Niévés n'achetait pas un ruban sans consulter la cousine ; Martirio lui contait ses griefs, et son influence s'étendait jusque sur le valet d'écurie qui prenait soin du cheval de Fernando, dans la petite écurie sous le *zaguan*.

Le reste de son temps, Bibiana le passait au balcon, derrière cette espèce de guérite vitrée d'où l'on examine sans être vu tout ce qui se passe dans la rue, ou bien encore sur ce fauteuil de canne dans lequel elle se balançait en ce moment, tout en surveillant les moindres mouvements de Niévés. Tout d'un coup, elle s'écria :

— Assez de jardinage ! J'ai à te parler, Niévésita, viens ici.

Niévés s'approcha. Bibiana, lui prenant la tête, l'embrassa sur les deux joues et la força de s'asseoir sur un petit tabouret de paille, à côté d'elle.

Tout en se balançant, la cousine commença :

— Tu n'as pas ton air habituel, petite, il me semble que tu dois avoir quelque chose à me dire ?

— Tu te l'imagines, Bibiana, mais...

— Mais si, interrompit la cousine, et puisque tu ne veux rien dire de toi-même, je commence mon interrogatoire. Pourquoi, oui, pourquoi es-tu restée si longtemps à l'église ? Aurais-tu, par hasard, l'intention de te faire nonne ? Dans ce cas, ma chère, je te recommanderai le couvent de Santa-Clara, on y est à merveille.

Et les gros yeux de Bibiana, dardant leurs regards moqueurs sur toute la physionomie de Niévés, y lisaient un peu d'embarras et quelque impatience.

— Quant à moi, continuait la cousine, je ne crois pas que ce soit la dévotion qui t'empêche. Ne se pourrait-il pas que derrière les piliers de la chapelle de ta très sainte patronne Notre-Dame-des-Neiges, tu visasses quelque chose de... profane, — un jeune homme, par exemple ?

— Peut-être, répondit Niévés, en tournant la tête de côté. Martirio prétend que, tout à l'heure, don Tomas Carrasco est venu à San-Isidoro pour me voir.

— Ah ! vraiment, et il a fallu que Martirio te le fasse remarquer ; autrement, tu ne t'en serais pas aperçue ?

— Si, car je le vois souvent, don Tomas, à San-Fernando, aux Délices, il est très poli, c'est le frère du banquier.

— Oui, des gens des provinces qui demeurent dans la calle Armas, des gens très riches. Et comment le

Ayuntamiento de Madrid

plique en grande partie la haine qu'on a pour lui et qui est soigneusement entretenue par des concurrents jaloux battus sur le terrain de la ruse.

On aurait tort d'ailleurs de se représenter la population sémitique en Roumanie comme uniquement formée d'hommes d'affaires, de courtiers divers, d'intermédiaires vivant sur le producteur et prélevant sur le travail du paysan la plus grosse part des bénéfices. La société juive est une société complète, comprenant des artisans, des boutiquiers, des négociants, des banquiers, et toutes les variétés de la bourgeoisie ordinaire, depuis le docteur en médecine jusqu'au rentier. On attribue généralement aux Juifs une insupportable aversion pour le travail manuel, on se les représente comme vivant toujours de négoce et de trafic. C'est là une pure légende. Non seulement ils ne fuient pas le labeur de l'ouvrier, mais, dans presque toutes les villes de la Moldavie, ce sont eux qui détiennent tous les métiers, depuis celui d'horloger jusqu'à celui de simple manoeuvre. Et cela est tellement vrai qu'à Jassy on ne dit pas : « Allez chez le ferblantier, chez le serrurier, chez le menuisier, » mais tout simplement : « Allez chez le juif. »

Ce dernier fait nous montre que dans les accusations lancées contre les Israélites en général, il y a, malgré le bien-fondé de certains griefs, une forte part d'exagération et qu'ils sont loin d'être aussi mauvais qu'on veut bien le dire. Moi-même, dans les lignes qui précèdent, je n'ai pas caché les vices et les défauts qu'on rencontre chez un très grand nombre d'entre eux, mais je serais injuste si je n'ajoutais pas que ces vices et ces défauts ne sont pas inhérents à la race et tiennent beaucoup plus à l'état d'abaissement dans lequel on les a systématiquement laissés croître pendant des siècles. C'est un préjugé de croire que la population juive est incapable de relèvement; elle est au contraire éminemment perfectible. En Roumanie, sous l'influence de l'instruction qui va se diffusant chaque jour, la bourgeoisie israélite s'assimile de plus en plus à la nation roumaine; peu à peu, les habitudes de loyauté et de dignité remplacent chez elle les vieilles pratiques d'apaisement et de ruse. On rencontre maintenant un grand nombre de Juifs instruits, bien élevés, et d'une moralité irréprochable. Même parmi les gens d'affaires, il y en a beaucoup qui sont d'une honnêteté scrupuleuse, et dans cet Orient à demi byzantin, où les prescriptions de la morale sont, à certains égards, transposées de deux ou trois tons, il faut certainement beaucoup de mérite pour être très honnête. Cette élite de bons éléments n'est pas, je le conçois, proportionnellement aussi nombreuse que dans les sociétés de l'Occident, mais enfin elle existe, prouvant clairement que le problème de l'assimilation du Juif n'est pas un problème insoluble.

H. S.-S.

Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 20 juillet.

M. Constans à Avignon. — Nouveau discours du comte d'Haussonville. — La grève des chemins de fer et le gouvernement. — Aux théâtres.

La crise ministérielle annoncée samedi ayant été immédiatement conjurée, le ministre de l'intérieur a pu quitter librement Paris, pour s'en aller assister aux fêtes du département de Vaucluse. On célèbre à Avignon le centenaire de la réunion du Comtat Venaissin à la France. Un monument commémoratif, œuvre du sculpteur Charpentier, a été inauguré hier matin en présence de M. Constans, qui a prononcé à cette occasion un discours fort applaudi.

Le ministre a pris encore la parole au déjeuner, servi à la maison de Pétrarque, et une troisième fois, le soir, à la fin d'un grand banquet par souscription qui lui était offert. Les souvenirs historiques, rappelés par le centenaire, ont fait naturellement le fond de ces discours. Cependant on peut y relever aussi quelques allusions plus générales, comme cette déclaration de M. Constans que les grèves ne servent à rien pour résoudre la question sociale, parce qu'elles n'améliorent pas le sort de l'ouvrier, ou encore l'affirmation que le parti républicain, aujourd'hui au pouvoir, est tout prêt à accueillir avec empressement les adversaires disposés à se rallier à la république.

Le monument que je viens de mentionner, haut d'environ quinze mètres, est formé d'une colonne surmontée d'une superbe statue de la France. Quatre groupes, représentant le serment de fidélité à la France, le commerce et la navigation, la fontaine de Vaucluse et la figure symbolique du Comtat, entourent la colonne. Sur le soubassement, un lion, pressant contre terre une épée, représente la force et la paix. L'ensemble est, dit-on, fort beau, et des applaudissements unanimes ont éclaté dans la foule lorsque les voiles sont tombés.

Autre discours, dans un sens assez opposé : M. le comte d'Haussonville a développé hier à Toulouse le programme d'action du parti mo-

narchiste, en s'occupant spécialement de certaines déclarations plus ou moins récentes des chefs de l'église catholique française. Il a parlé peu favorablement des tentatives de ralliement faites soit par Mgr Lavergne, soit par Mgr Fava, pour donner au contraire une complète adhésion à l'appel adressé aux catholiques par le cardinal-archevêque de Paris.

En résumé, M. d'Haussonville pense que le parti monarchiste et le parti catholique sont indispensables l'un à l'autre, que leur action doit être commune, et que la liberté religieuse, la liberté d'enseignement et la liberté d'association forment le but auquel tous deux doivent tendre.

Le séjour à Toulouse du représentant du comte de Paris paraît motivé par l'organisation, ou la réorganisation, des comités royalistes du Midi. On s'y prend, comme vous le voyez, de bonne heure, puisqu'il n'y a pas d'élections générales prochaines.

A Paris, la grève des chemins de fer reste la grande question du jour. Hier, dimanche, il ne s'est pas produit de fait nouveau, les ateliers des compagnies étant fermés. Notons seulement un nouveau meeting au Tivoli Vauxhall, où les grévistes ont entendu, non sans un certain mécontentement, les délégués rendre compte de la réponse dilatoire donnée par M. Yves Guyot aux députés de la Seine.

On pense généralement que le gouvernement, dont l'attitude a été assez énergique depuis le début de cette grève, sera encouragé dans cette voie par le fait que le Parlement est en vacances, et qu'il est ainsi lui-même à l'abri des interpellations que députés radicaux et socialistes pourraient lui jeter dans les jambes. L'effort des grévistes vise maintenant le concours des mécaniciens et chauffeurs, qu'ils engagent par des proclamations et des affiches à abandonner le travail, afin de désorganiser la marche des trains.

D'autre part il serait question, si une information donnée hier soir par la France est exacte, de décréter une mobilisation générale des employés de chemins de fer dans le gouvernement militaire de Paris et dans celui de Lyon. Le service serait de cette façon absolument assuré, car il ne peut plus être question de grève lorsqu'on se trouve placé sous la discipline militaire. Cependant il n'y a encore lieu de n'accepter cette nouvelle que sous toutes réserves.

Si vos lecteurs tiennent à avoir cette semaine quelques informations sur nos théâtres, je puis leur dire que la Comédie-Française a repris *Britannicus*, et l'opéra l'*Africaine*. Mais les débuts de M. Renaud dans le rôle de Néhusko, et le fait que Marais joue Nérone avec un certain succès, ne sont pas même suffisants pour compenser l'absence de représentations plus nouvelles.

P. S. — Hier matin, à la gare de St-Lazare, des grévistes restés inconnus ont lacéré et complètement abîmé le matériel de vingt-cinq compartiments de 1^{re} classe.

Deux trains de marchandises ont déraillé hier matin à la gare du Nord et sont restés en détresse. Hier soir, à proximité de la gare d'Orléans, quatre wagons ont été renversés par suite d'une fausse manoeuvre d'aiguille.

Ce sont des soldats du génie qui, au Bourget, sur la ligne du Nord, assurent le service déserté par les employés actuellement en grève. Hier, un de ces soldats, par suite d'une fausse manoeuvre, a eu les deux jambes coupées. Il a été porté à l'hôpital Lariboisière dans un état désespéré.

Un incident bien curieux vient de se produire à l'ouverture du meeting qui a eu lieu vers trois heures au Tivoli-Vauxhall, en présence de 2000 ouvriers environ.

La séance venait d'être ouverte au milieu de signes évidents de découragement, lorsque Prades s'écria : — Je viens de recevoir le petit-bleu suivant :

Chambre syndicale des ouvriers et employés de chemins de fer français,

Citoyens,

Votre cause me paraît tellement juste que pour en hâter le triomphe je m'empresse de mettre à votre disposition la somme de 100,000 francs jusqu'à concurrence d'un demi-million ou au résultat définitif et victorieux de la grève.

Chaque homme gréviste, à partir de demain, touchera 5 francs par jour (Paris et province).

Commission syndicale régulière peut venir percevoir chez moi, demain 10 heures, 7, avenue Velasquez, parc Monceau.

Henri CERUSCHI.

J'avais aussi rencontré, comme ce matin-là, à la porte de la maison de la calle San-Isidro à propos d'une partie de chasse ou de campagne; sa présence seule lui apportait un charme indéfinissable. Après ces courtes apparitions, il était sans cesse dans son esprit; elle se rappelait ses manières d'être, ses moindres gestes, l'intonation de sa voix, se recueillait en elle-même comme pour ne pas laisser s'évanouir la délicieuse sensation. Et cet enchantement augmentait avec les jours.

Un soir d'été que la famille était réunie au frais dans le patio, Fernando, qui était là par hasard, peu intéressé par le bavardage de Bibiana et de trois ou quatre commères de ses amies, prit sa guitare et commença à chanter en s'accompagnant. A peine avait-il entonné le premier vers de la *copla*, que Niéves, se levant subitement, alla à lui et l'arrêta :

— Je t'en supplie, Fernando, dit-elle, ne chante pas cela.

— Et pourquoi pas ?

— Je ne sais pas. Tu n'es pas en voix ce soir... chante autre chose, je t'en prie !

Elle était émue, tremblante; ce chant, avec son langoureux accompagnement, lui avait tout d'un coup rappelé un soir où, revenant avec sa mère de leur *hacienda* d'Alcala, elle avait aperçu, par la porte toujours ouverte de la venta de la Cruz, Candido chantant au milieu d'une réunion d'amis; la voiture ne s'était arrêtée qu'un instant, mais elle avait eu le temps d'entendre :

Si mi corazón llegase

A pedirte una limosna

Y no tuvieses que darle

Dile con amor : perdona.

Si mon cœur s'approchait

Pour te demander une aumône,

Et que tu ne trouves rien à lui donner,

Dis-lui avec amour : pardonne !

Elle voyait toujours le beau chanteur la tête un peu penchée de côté sous le large chapeau de feutre, les yeux pleins de feu, mais tristes; elle entendait le bour-

— C'est une plaisanterie ! C'est Lemice-Terrieux ! disent les uns.

— Non ! dit un rédacteur du *Sécle*. M. Cernuschi est administrateur de notre journal ; je connais bien sa signature et c'est la sienne !

On nomme alors une commission de trois membres chargés de se rendre chez M. Cernuschi.

— Si c'est bien vrai, ramenez-le, disent plusieurs grévistes. Qu'on l'accable !

Il me paraît inutile d'insister sur ce télégramme, qui semble être visiblement l'œuvre d'un mystificateur.

NOUVELLES POLITIQUES

— On mande de St-Petersbourg à la *Correspondance politique* que, d'après le programme officiel de la réception du roi Alexandre de Serbie, le jeune souverain arrivera le 29 juillet en Russie et sera reçu, à son entrée dans la province de Moscou, par le grand-duc Serge. Le roi Alexandre visitera, à Moscou, l'exposition de l'Asie centrale et arrivera le 2 août à Peterhof, où il sera reçu à la gare par l'empereur et les grands-ducs, et au palais par l'impératrice et la grande-duchesse. Il y aura, le même jour, dîner de gala. Le 3 août, jour de la fête de l'impératrice, le roi Alexandre accompagnera cette souveraine dans le cortège traditionnel. Il y aura, le soir, des illuminations avec feu d'artifice. Les jours suivants, le jeune roi visitera St-Petersbourg.

— Le 2^e bataillon des grenadiers de la garde anglaise qui, pour des faits d'insubordination, avait été envoyé aux îles Bermudes, est rappelé à Londres.

— Un millier d'ouvriers de la manufacture d'armes de Spandau vient d'être congédié. La manufacture d'Erfurt a licencié également quelques centaines d'ouvriers, et des manufactures d'armes privées, établies en Prusse, vont suivre l'exemple donné par les établissements de l'Etat. Ces mesures s'expliquent par le fait que la fabrication du nouveau fusil de l'armée allemande, que l'on avait poussée avec la plus grande activité, est terminée.

— On mande de Bodoe (Norvège), 20 juillet :

« Le *Hohenzollern* a jeté l'ancre l'avant-dernière nuit à 1 heure. Hier matin, à 3 heures, l'empereur a entrepris une excursion à pied sur les hauteurs de Løbosessen ; il était accompagné de sa suite, des officiers du *Hohenzollern*, de ceux de la *Princesse Wilhelme* et des cadets de marine qui font partie de l'équipage de ce dernier navire. L'empereur est revenu à bord après 9 heures. Le départ pour Tromsø aura lieu lundi dans la matinée. »

CONFÉDÉRATION SUISSE

La fête fédérale de gymnastique.

Genève, 21 juillet.

La journée d'hier, lundi, a été presque entièrement consacrée aux concours : on a travaillé de 6 heures du matin à 7 heures du soir avec deux courtes interruptions, à midi pour le banquet, et à 5 heures pour la répétition des exercices généraux.

Les concours de sections ont pris fin dans la matinée, tandis que les concours individuels se sont prolongés jusqu'à une heure assez avancée de l'après-midi. Malgré le nombre considérable des travailleurs, il n'y aura que peu de couronnes : les exercices obligatoires sont véritablement durs et le jury — avec grand raison, selon moi — est très exigeant. Mes pronostics d'hier doivent être modifiés en ce sens que Geiser et Emile Wittwer, qui tenaient la corde, ont été devancés aux engins par Schmid, un Suisse établi à Besançon. Aux jeux nationaux, en revanche, Yonard ne paraît pas avoir été distancé. Du reste, quand ma lettre vous parviendra, vous serez vraisemblablement renseignés sur ce point par le télégraphe.

La lutte entre les meilleurs champions et les concours spéciaux, qui ont eu lieu dans l'après-midi, ont été suivis par une foule compacte. Les tribunes étaient bondées et les spectateurs applaudissaient avec enthousiasme les passes les plus réussies et les exercices les plus brillants. Au saut à la perche, Wittwer a été très acclamé ; il est vrai qu'il est difficile d'y être plus hardi et plus élégant à la fois : c'est la perfection même.

Je ne vous parle pas du banquet. Il a été aussi déploré que celui de la veille, et les orateurs n'ont pas mieux réussi à se faire écouter. Pourtant M. Richard, conseiller d'Etat, a porté en termes excellents le toast à la patrie ; je viens de lire son discours : il eût mérité d'être entendu. Pourquoi faut-il que l'abus qu'on en a fait ait tué à ce point l'éloquence de cantine ? Le public a été si bien gâté de « balancé » — permettez-moi l'expression — qu'il a fini par s'imaginer qu'on ne pouvait plus monter à la tribune sans en dire. C'est le train ordinaire des choses : les bons paissent pour les mauvais. Mais la réaction viendra, espérons-le.

Les exercices généraux, exécutés comme la veille après un fort beau défilé sur la place de fête, ont eu le même succès. Il nous a semblé cependant que l'exé-

cution était un peu moins bonne et qu'il y avait eu quelques défécations dans les rangs des travailleurs. Les tribunes, bondées, ont vigoureusement applaudi. Suivant l'usage, on a terminé par une marche au pas gymnastique de toutes les sociétés réunies. A 7 heures tout était fini.

Il serait intéressant de savoir combien de personnes sont entrées à la cantine dans la soirée. Le local est immense ; il était plein à ne pouvoir y bouger. On tenait à voir les derniers exercices qui devaient s'exécuter sur le podium. Ils ont été nombreux et variés : tour à tour bons, mauvais ou médiocres. Je note parmi les premiers les remarquables exercices avec massues des six membres de l'Orion-Club de Londres : on ne saurait pousser plus loin la souplesse, l'élégance et la dextérité. Diverses sections françaises ont fait des pyramides très lestement montées, d'autres de la boxe, du fleuret ou du bâton. Ce sont là les exercices de prédilection de nos voisins d'outre-Jura et ils y sont encore nos maîtres. En revanche, le ballet exécuté par l'*Allobroge* de Grenoble aurait pu être supprimé sans le moindre inconvénient ; il avait le tort de rappeler de loin — de très loin — le ballet des faucheurs de la fête des vignes, et la comparaison ne lui était pas avantageuse.

Les « poses plastiques » de la section bourgeoise de Lausanne sont venues les dernières, entre onze heures et minuit. Elles ont été très applaudies et quelques-unes bissées d'enthousiasme.

Ce matin, mardi, le temps est superbe ; la dernière journée de la fête ne sera pas la moins belle.

Le jury s'est réuni à 7 heures pour mettre la dernière main à la liste des récompenses. A 9 heures, la nouvelle bannière offerte à la société fédérale de gymnastique par les dames de Genève sera présentée solennellement sur la place de Plainpalais. Immédiatement après viendra la proclamation du résultat des concours et le couronnement des sections et des gymnastes. Le rang étant supprimé dans chaque catégorie de récompenses, il a été décidé d'appeler les sections par ordre alphabétique et de les couronner toutes à la fois.

Le cortège en ville et la remise de la bannière centrale au domicile du président seront les deux derniers actes officiels de la fête fédérale de gymnastique de Genève de 1891. Nous n'avons pas besoin d'attendre cette fin pour rendre hommage au talent des organisateurs de la fête et pour en proclamer l'entière réussite.

Club alpin suisse.

Zofingue, 20 juillet.

Le *Club alpin suisse* vient de célébrer sa fête centrale à Zofingue. L'hospitalité de cette gracieuse ville est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'étendre sur la réception faite aux clubistes, du 18 au 20 juillet. Nous ne dirons rien non plus des diverses parties du programme qui, sauf une *Naturkneipe*, supprimée grâce à la pluie de dimanche matin, a été exécutée du point en point. Mais voici un résumé de l'assemblée des délégués de samedi qui pourra intéresser vos lecteurs et complètera les indications fournies par le télégraphe hier.

La réunion était présidée par M. le pasteur Buss, de Glaris, vice-président central remplaçant M. le conseiller national Gallati, actuellement en service militaire. Des renseignements communiqués aux délégués, il ressort que le C. A. S. compte un peu plus de 3450 membres répartis en 30 sections ; il possède une fortune de près de 34,000 fr.

Une bibliothèque centrale a été fondée et, sous le nom de Bibliothèque du Club alpin suisse, établie à Zurich. Plusieurs nouvelles cabanes ont été construites ; l'assemblée de samedi a chargé le comité central du C. A. S. de réédifier celle du Stokje (Zermatt), détruite par une avalanche. Des efforts vigoureux pour faire cesser le hideux mode de réclamation qui dépense certains des plus beaux rochers du canton d'Uri, se sont heurtés contre des têtes de spéculateurs plus dures que ces rochers mêmes, et sont restés infructueux.

La question principale que devait résoudre les délégués du C. A. S., question déjà posée à Baden l'année dernière, était celle du secrétaire central. La création d'un poste de secrétaire permanent était demandée avec insistance par le comité central, surchargé de besogne. Une discussion, longue mais intéressante, s'est engagée à ce sujet et a abouti au rejet, par une majorité écrasante, de la proposition. L'assemblée a donné pleine liberté au comité central de s'adjointre et de payer tous les aides qui lui seraient nécessaires, mais n'a pas voulu entretenir de bureaucratie, selon l'expression de M. le professeur W. Cart, qui a terminé le discours fait à ce propos par une énergie pleine aux délégués du C. A. S. de ne pas instituer de *Clubkanzler*.

Le comité central qui siègeait à la réunion de Zofingue était arrivé au terme de son mandat ; le nouveau comité sera pris dans la section Oberland et aura pour président M. le pasteur Baumgartner, de Breunz. C'était aussi un pasteur, M. Egg, qui avait la présidence générale de la fête de Zofingue ; dans son discours d'ouverture, à l'assemblée générale de dimanche (notre dépêche parlait de 250 assistants, il n'y en avait guère plus de 160), il a fait l'histoire de Zofingue, et M. Fischer-Sigwart, pharmacien à Zofingue, a fait une conférence sur la disparition de certaines races alpines d'animaux.

à se faire entendre :

— Lâche-moi, Fernando ! je n'en peux plus, tu as beau faire, je ne danserai que quand il me plaira. Allons, assez, la mère qui m'envoie va croire que je suis aussi folle que vous, et elle montera.

Fernando s'arrêta, lâcha prise, et Bibiana essouffée, se tournant vers le torero :

— Mille excuses, don Manuel, d'interrompre votre divertissement ; la senora Dolores ne peut souffrir le bruit. Elle voudrait sans doute vous voir assis dans un petit coin jouant au *tresillo* (!). Quant à moi, je vous laisserais faire, mais je ne suis pas maîtresse de céans.

— Quel mal faisons-nous donc ? demanda Fernando. Cousine, va dire que nous continuons, et qu'on nous laisse tranquilles... Ne suis-je pas dans ma chambre ?

— Non, Fernando, interrompit le torero, cela ne se peut ; la senora Dolores a raison, vidons la place. Mon regret, ajouta-t-il en souriant, est de n'avoir pas eu pour danseuse ta cousine, qui en paraît merveilleusement agile.

— Bah ! vous vous rencontrerez ailleurs, et qui sait ? Bibiana retrouvera peut-être pour toi ces grâces et ces airs penchés qui tournaient jadis la tête à toute l'Andalousie.

— Tu n'es qu'un fou, Fernando, fit la cousine, sans quoi je me ficherai. Maintenant que la commission est faite, je m'en vais.

Et elle redescendit dans le patio.

Niéves était silencieuse :

— On le renvoie, pensait-elle, il ne reviendra pas, c'était pourtant ma seule manière de le voir...

Et elle continua de broder, mêlant un peu les fils d'or et les soies roses sur son ouvrage : une ceinture de soie de manille couleur de paille.

Cependant son frère et Candido descendirent. Le torero vint saluer les femmes de son air dégagé, et faisait mine de se retirer quand la senora Dolores lui

(1) *Tresillo* : l'ombre, jeu de cartes.

En résumé, l'impression qu'on a remportée de Zofingue, qu'on remporte de toutes les réunions générales du C. A. S., est que celui-ci déploie une activité féconde dans les domaines scientifique et pratique, et que ceux qui prétendent que la majorité des clubistes sont autant et plus soucieux de leurs aises que de la montagne, se trompent fort : construction et entretien des cabanes, des sentiers, confection de cartes, de panoramas, publications nombreuses, subventions à des œuvres scientifiques, étude approfondie de champs d'excursions — il y a là toute une activité dont pourront se rendre compte en quelque mesure ceux qui visiteront à Berne, au mois d'août, l'exposition du congrès international de géographie.

Rassemblement de troupes. — Afin de donner à un plus grand nombre d'officiers l'occasion d'exercer de hauts commandements, le Département militaire fédéral a décidé que pendant les manoeuvres d'automne de la VI^e et de la VII^e divisions divers transferts de commandement auraient lieu. En voici l'indication :

La VI^e division sera commandée le 8 septembre par le colonel-brigadier Meister et le 9 septembre par le colonel Wille, instructeur en chef de la cavalerie. La XI^e brigade d'infanterie passera le 8 et le 9 septembre entre les mains du colonel Riniker, de l'état-major général. Le colonel Pierre Isler commandera le 8 septembre la XII^e brigade. La VI^e brigade d'artillerie sera remise, le 8 et le 9 septembre, au lieutenant-colonel Turetti.

La VII^e division sera commandée le 8 septembre par le colonel Schweizer, de l'état-major général. Le 8 et le 9 septembre, le colonel Grieb prendra la XIII^e brigade d'infanterie, le colonel Boy de la Tour la XIV^e, et le colonel Pestalozzi la VII^e brigade d'artillerie.

Pour autant qu'ils n'exercent pas déjà un commandement effectif dans des divisions, les officiers désignés plus haut sont attachés, pendant toute la durée des manoeuvres, aux états-majors des corps qu'ils auront l'occasion de commander.

Le colonel-dissennaire David, les colonels Bollinger, Blumer et Schüpbach fonctionneront comme juges de camp pendant les manoeuvres.

Chemins de fer. — Les recettes des chemins de fer suisses en juin sont très favorables. Le Nord-Est, l'Union-Suisse et le Central, comme le Gothard sont en forte avance sur le mois correspondant de l'année dernière. Seul le Jura-Simplon est en diminution de 16,000 francs, ce qui doit sans doute être attribué à la catastrophe de Mönchenstein et à la suspension du trafic qui en a suivi.

Bien que l'exploitation ait repris par le pont provisoire, la circulation des voyageurs reste très faible sur la ligne Bâle-Delémont. D'après les *Bahnen-Nachrichten* les excursions du dimanche prennent à Bâle le Central ou le Bözberg et les voyageurs Bâle-Lausanne-Genève et Valais donnent la préférence à la voie Olten-Berne. Les autobus de Dornach, Aesch et Grellingen se plaignent amèrement.

— A propos de l'incendie du wagon-poste du train express Zurich-Genève, un de nos confrères demande comment il se fait qu'aucune mesure ne soit prise pour mettre les voitures postales, toujours remplies d'objets de valeur, à l'abri de pareils accidents. Dans le cas particulier, un extincteur eût probablement suffi.

On peut aussi se demander s'il ne serait pas à propos d'introduire sur nos trains un système de signaux d'alarme. Jusqu'ici on les avait cru superflus, grâce à la communication facile entre les wagons. L'accident de Rothrist a prouvé le contraire. La question mériterait d'être étudiée.

Mönchenstein. — La *Now, Gazette de Zurich* dit que l'enquête dont ont été chargés les professeurs Ritter et Tetmayer a abouti à un résultat certain, à savoir que la rupture du pont de Mönchenstein serait due à des fautes dans les calculs et dans la construction de ce pont. Le résultat de cette enquête concorderait exactement avec celui de l'enquête judiciaire et il ne pourrait plus subsister aucun doute sur la cause de la catastrophe.

— La direction du Jura-Simplon a accordé une gratification de 100 francs et une augmentation de salaire de 120 fr. à l'agent Martin Meyer, à Mönchenstein, en récompense du dévouement dont il a fait preuve lors des travaux de sauvetage et de la manière exemplaire dont il a rempli ses devoirs d'agent. Elle a de même décerné des primes aux pompiers de Mönchenstein et à d'autres sauveteurs.

Etrangers. — D'après l'*Oltener-Tagblatt* le passage des étrangers à la gare d'Olten, après avoir été très faible au commencement de la saison, prend depuis quelques jours une grande activité. Il en était temps.

On mande de Lucerne que les hôtels se remplissent. On est également satisfait à Ragatz et dans la Haute-Engadine. De Zurich on écrit que les hôtels de la ville hébergent dans ce moment environ mille étrangers de toutes nations. Les Anglais et les Américains dominent. Enfin la plupart des hôtels et pensions de l'Oberland bernois sont pleins et le Valais regorge de touristes.

Pour avoir commencé tard, la saison ne doit donc pas être considérée comme mauvaise.

adressa la parole, d'un ton légèrement piqué.

— Nous sommes enchantés de vous voir ici, don Manuel, mais, avouez-le, vous serez plus à votre aise ailleurs ?

Niéves se hasarda alors à parler :

— C'est la gaité que vous chassiez de la maison. Ils sont jeunes, maman, et aiment à s'amuser.

— S'ils sont jeunes, s'écria dona Dolores, je le crois bien ! on dirait des enfants qui jouent au taureau dans la rue. Excusez ce que j'en dis, don Manuel, cela s'adresse surtout à mon fils, qui, je le crains, n'aura jamais le sens commun. Quant à toi, Niéves, tu n'es pas une tête en l'air, Dieu merci ! Il n'en faudrait pas deux de la sorte dans la même famille, et je suis étonnée que tu ne sois pas de mon avis.

— Voyez-vous, dit en souriant Niéves qui regardait Candido, il faut être ici comme à l'église.

— Certainement, senorita. D'ailleurs la maison que vous habitez, n'est-elle pas un temple ? Et je sais bien l'autel devant lequel j'irais m'agenouiller.

— Trêve de gentillesse ! interrompit dona Dolores, vous êtes un beau parleur, don Manuel, et ma fille, pour ne pas demeurer en reste avec vous, continuera sur ce ton jusqu'à demain. Elle n'a jamais aimé le tapage, cette petite, mais il lui suffirait qu'on dise quelque chose de galant à une jeune fille pour la faire changer d'opinion.

— Mais, maman, ne vous en déplaît, j'ai toujours aimé la gaité, l'animation, — ainsi quand le soir, Bibiana et moi, nous allons aux boutiques de la calle Francosa...

— Ah ! ah ! fit la cousine, te voilà bien changée. L'autre soir encore tu te faisais prier pour venir avec moi chez Camino et, quand nous y fûmes, tu étais déjà pressée de rentrer.

— J'avais sans doute mal à la tête. Tu verras une autre fois, ce soir, par exemple, si je ne te laisse pas tout le temps que tu voudras. J'ai, il est vrai, un tas de choses à acheter, ma robe de Pâques, entre autres.

(A suivre)

NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — Dimanche, M. Trachsel, architecte, candidat radical, a été élu membre du Grand Conseil de la ville de Berne, par 1471 voix. M. le Dr Wassiloff, un Russe récemment naturalisé choisi comme candidat par les socialistes, a eu 631 voix.

En même temps, les électeurs ont voté, par 1867 suffrages contre 284, la subvention proposée de 200,000 fr. pour la Direction, ou ligne Neuchâtel-Châtelaine-Berne.

M. le professeur Kocher a fêté très simplement, samedi dernier, le vingt-cinquième anniversaire des débuts de son enseignement à l'Université de Berne. Ses collègues, ses assistants et ses élèves se sont réunis dans l'auditoire de la clinique, décoré pour la circonstance. Une collection de travaux scientifiques faits par l'illustre chirurgien ont été remis par sa direction, lui a été remise par ses assistants. Les étudiants et les capitaines de troupes sanitaires qui se trouvent à Berne pour le cours d'opérations, lui ont remis une adresse. Le professeur a remercié et engagé chèrement ses élèves à se vouer avec tout leur sérieux et l'esprit de sacrifice dont ils sont capables aux tâches sévères de la science médicale.

M^{me} Kempin, docteur en droit, est en instances auprès du département de l'instruction publique du canton de Berne pour obtenir l'autorisation d'enseigner le droit international et le droit comparé à l'Université de Berne à titre de *privat-docent*. On sait que cette autorisation lui a été refusée à Bâle et à Zurich.

FRIBOURG. — Il ne paraît pas que le projet de ligne de chemin de fer direct Fribourg-Morat rencontre dans la population de la contrée un accueil enthousiaste. Seules un petit nombre de grandes communes y sont favorables. Les autres se proposent d'adresser une pétition au Grand Conseil pour demander qu'on leur corrige avant tout la route actuelle, ce qui leur importe beaucoup plus qu'un chemin de fer.

TESSIN. — Les radicaux tessinois fêtent un train spécial pour venir en masse à la fête de Schwytz. Ceux qui les ont entendus l'autre jour vociférer: *A bas les Grates* sur le passage des soldats suisses peuvent s'en étonner.

CANTON DE VAUD

Election au Conseil national.

La *Revue* nous apporte le compte-rendu de l'assemblée radicale, tenue à Payerne, pour désigner le successeur de M. Campiche, au Conseil national.

S'il faut l'en croire, — ce qui serait téméraire, — il y avait trois cents personnes à cette réunion.

M. Léchère, juge de paix, a présidé.

M. Wullimoz, receveur de Payerne, a proposé la candidature de M. Paillard, syndic et juge de paix d'Yverdon.

Ce choix a été appuyé par M. Criblet, préfet et par M. Chuard, non moins préfet. Il a été naturellement adopté à l'unanimité.

Quelques naïfs avaient prétendu que, dans les rangs du parti gouvernemental, il était question de donner enfin un député sur quatre aux deux cinquièmes non représentés du peuple vaudois. C'étaient là de candides illusions.

On n'en a même pas parlé.

Au tir cantonal de Morges, M. Lucien Décoppet, président du Conseil d'Etat, s'exprimait éloquentement: « Faisons appel à toutes les bonnes volontés, à tous les citoyens aimant réellement leur pays. » Mais c'étaient là propos de fête. Les auditeurs ne les ont pas pris au sérieux plus que l'orateur, puisque ce sont les employés du gouvernement qui ont lancé la candidature de M. Paillard.

Il avait été question de M. le major Besson, à Nidens. Mais cette candidature n'était évidemment pas en faveur dans les milieux dirigeants. M. Besson a fait tenir à l'assemblée une lettre « déclarant que, vu l'état de sa santé, il ne peut accepter le mandat de conseiller national et recommandant la candidature de M. Paillard. » Cela valait bien quelques remerciements. Aussi l'un des orateurs a-t-il « blâmé un article du *Courrier de la Broye* suspectant à tort les opinions politiques de M. Besson et déclaré, aux applaudissements prolongés de l'assistance, que le parti démocratique reconnaît en lui un démocrate convaincu. » Pour un peu, le *Courrier de la Broye* aurait été flétri comme une simple *Gazette de Lausanne*.

M. le préfet Criblet a déclaré qu'il faut un grand courage pour accepter un mandat de

représentant aux Chambres, car la Suisse est actuellement semblable à un navire sans boussole. » Cela n'a rien d'étonnant puisque les amis de l'orateur sont seuls sur le pont.

On n'a pas flétri l'exclusivisme des conservateurs tessinois; ce sera pour le prochain numéro de la *Revue*.

NYON (Corr.) — Le conseil communal a nommé hier, municipal, M. Alphonse Baup, banquier, en remplacement de feu M. Jacques Dupontet.

Dans la même séance, il a voté aussi un nouveau projet d'impositions communales pour deux ans, 1892 et 1893. Ce projet conserve le système de la proportionnalité, mais présente une légère augmentation du taux de l'impôt, qui sera de 1 franc au lieu de 80 centimes par mille francs de fortune mobilière, — de 95 centimes au lieu de 80 centimes par mille francs de fortune immobilière, — de 1 fr. 20 au lieu de 1 fr. par franc dû à l'Etat sur les voitures et chevaux de selle. L'impôt sur les successions reste fixé à 1 fr. par franc dû à l'Etat. Le conseil a renoncé à l'impôt des ménages, qui, sous le régime du décret actuel, se percevait par catégories, et l'a remplacé par un impôt de capitation fixé à 2 fr. par tête et dû par toute personne majeure résidant dans la commune.

VILLARS-LE-GRAND. — L'autopsie du cadavre de Charles Jannin a démontré clairement que cet individu avait été étranglé par son frère.

LAUSANNE

Jura-Simplon. — Pendant le mois de juin, les recettes de la compagnie Jura-Simplon se sont élevées à 1,985,000 francs; elles avaient été de 2,002,000 fr. en 1890. La diminution porte entièrement sur les voyageurs et les bagages; il y a au contraire une augmentation de recettes sur les marchandises.

Pour le premier semestre de 1891, les recettes totales sont de 10,653,000 francs. C'est une augmentation de 33,000 francs sur le premier semestre de 1890.

Une compagnie à noce. — On nous écrit de la caserne: « Samedi, la 1^{re} compagnie du 3^e détachement de recrues faisait, sous les ordres du capitaine Bourgeois, une marche avec estimation de distances dans les environs de la ville. Nous avions formé un petit bivouac autour de la petite église de Prilly lors d'un break arriva au grand trot de deux chevaux. Il amenait une noce. On nous invita à assister à la cérémonie. Aussitôt officiers et soldats de laisser là les conserves et les liquides et en moins de quelques minutes la coquette église fut envahie par la troupe.

Parmi nous se trouvait un amateur d'orgue, un Genevois, — ces Genevois, quelle ressource! — Il offrit gracieusement à M. le pasteur de jouer un morceau de circonstance. Cette permission fut de suite accordée et c'est ainsi que les deux époux entrèrent et sortirent de la cérémonie au son de la musique. « La bénédiction terminée le pasteur, fort content, invita MM. les officiers à l'accompagner à la cure. » Une demi-heure après nous repartions par une chaleur tropicale dans la direction de Crissier-Romanel. »

Cirque. — On annonce l'arrivée à Lausanne, Place du Tunnel, du Cirque français de M. Henri Frélich. On en dit le plus grand bien. La première représentation aura lieu demain.

Loterie de Berne. — Le *Neuilliste* dit que le gros lot de 25,000 francs de la loterie de la Cathédrale de Berne est échu à un pauvre ouvrier chauffeur de la tannerie de M. J.-J. Mercier, M. Aguet, habitant rue de l'Ecole industrielle.

Navigation. — La fête de la Société vaudoise de Navigation est renvoyée aux 28 et 30 août.

VARIÉTÉS

Dix années de Frédéric-César de la Harpe.

Un certain nombre de lecteurs de la *Gazette* se souviennent peut-être des quelques lignes que j'avais consacrées il y a quelques mois à la correspondance de Frédéric-César de la Harpe avec son ami d'Alberti, ancien conseiller d'Etat du Tessin. J'y avais rassemblé les appréciations de ce patriote sur les hommes et les événements de la période de 1829 à 1837.

J'avais intentionnellement laissé pour un autre article tout un côté de cette correspondance, celui que je pourrais appeler le côté intime où l'auteur fait part à son correspondant de l'impression que lui causa la nouvelle de la mort de son ancien élève le tsar Alexandre I^{er} et lui énumère les petites misères et les infirmités qui, en s'aggravant, devaient le conduire au tombeau. Ce n'est plus le polémiste qui écrit, c'est le vieillard qui aime quelquefois faire parler ses souvenirs et raconter par quel-

les précautions médicales et hygiéniques il parvient à ajourner le moment de la mort.

Une chose qui m'a frappé dans cette correspondance, c'est de voir combien était restée grande l'affection qui avait uni F.-C. de la Harpe à son auguste élève. L'attachement de celui-ci pour son maître n'était, paraît-il, pas moins grand. Il eut, du reste, en 1815, les plus heureux effets sur les destinées de la Suisse, à l'époque de la conclusion des traités de Vienne.

Voici en quels termes F.-C. de la Harpe annonça à son ami, le 15 avril 1826, la mort du tsar:

La mort d'Alexandre est le chagrin le plus cruel que j'aie éprouvé. La tombe qui se referme a englouti mes espérances et mes illusions depuis 35 ans. Ce vide ne peut plus se combler. Depuis 35 ans, je m'étais pour ainsi dire identifié avec ce rare mortel dans lequel je voyais le réformateur d'un empire qui l'attendait depuis dix siècles. Les sentiments que j'avais vu se développer de bonne heure ne me permettaient pas de douter qu'en dépit des efforts réunis depuis huit ans pour le détourner, il reviendrait aux doctrines que depuis 40 ans, il avait reconnues pour être les seules vraies.

F.-C. de la Harpe fait ensuite connaître les intrigues des puissances absolutistes du centre de l'Europe pour amener le tsar Alexandre I^{er} à abandonner ses idées libérales. Il montre ces menées éloignant Capodistria de la cour. Il expose enfin les mesures libérales prises par Alexandre I^{er} dans diverses portions de ses Etats, en Estonie, en Livonie, en Courlande et surtout en Pologne, et il ajoute:

Depuis quelques années, il existait une espèce d'opposition entre les principes énoncés plus haut et ce qui se passait. Mais tout me porte à croire qu'elle ne pouvait durer longtemps. C'est donc une véritable calamité que la disparition d'un tel homme dans le temps actuel. Les grands de son pays n'ont pas dignes de lui, mais la nation russe, le véritable peuple russe l'avait apprécié: c'est le nôtre, disait le peuple, et, certes, nul mieux que moi ne sait combien il avait raison. Je n'ai point connu d'homme plus philanthrope.

Ce n'est que depuis peu que j'ose relire les pièces nombreuses de notre correspondance. Il y a peu d'exemples de cette intimité, de cette intelligence des cœurs entre deux hommes placés d'une manière si différente. Un ermite et le chef de 50 millions d'hommes! Il m'est impossible de vous dire tout ce que je souffre au milieu de ces réminiscences. Ma seule ressource est l'occupation; mais lorsque l'esprit est fatigué, le cœur reprend ses droits, et le compagnon de mes promenades solitaires, le confident de mes pensées, repartait, et cependant il n'est plus.

J'ai reçu de la mère de cet homme, de sa veuve, du frère qui devait lui succéder, des lettres déchirantes. C'est une famille aussi distinguée par l'esprit que par les sentiments.

L'année suivante, Fr.-César de la Harpe revient incidemment sur le même sujet:

Je suis occupé à mettre en ordre ma correspondance avec Alexandre I^{er}. Son auguste successeur a eu l'extrême bonté de me faire parvenir cette correspondance qui se trouvait conservée tout entière, afin de pouvoir compléter ce qui me manquait. J'ai été touché de cette honorable confiance, mais ce travail me fait passer d'une émotion à l'autre et ouvre mes plaies. (1)

Plus tard, il parle encore du même sujet dans sa correspondance avec d'Alberti pour parler de la mort de l'impératrice douairière. J'ai eu à la fin de l'année dernière, dit-il, (1828) un vil chagrin: j'ai perdu à cette époque la respectable et excellente impératrice douairière de Russie dont la bienveillance pour moi ne s'était pas démentie depuis 40 ans et avec laquelle je correspondais annuellement. Cette perte a renouvelé le souvenir douloureux des précédentes, quoique ses enfants se soient empressés de m'assurer qu'ils succédaient à ses sentiments. — Du reste, je travaille encore avec courage, mais je m'aperçois néanmoins qu'il faut se reposer plus souvent. (2)

La vieillesse et ses infirmités arrivent en effet pour F.-C. de la Harpe. Il fut obligé de laisser un peu de côté ses occupations publiques et les longues courses qu'il faisait pour assister aux réunions des nombreuses sociétés dont il était membre, et se borner au strict nécessaire. Cela ne l'empêcha pas du reste de s'occuper jusqu'à son dernier jour de sa patrie et de répondre avec sa verve et sa présence d'esprit habituelles aux attaques lancées contre lui par des ennemis politiques. Il fit quelquefois des séjours à la campagne qu'il aimait beaucoup et il alla chaque année passer quelques semaines à Aix-les-Bains.

(1) Lettre du 19 juin 1827.

(2) Lettre du 17 mars 1849.

Le 24 avril 1829, il écrit à son ami d'Alberti:

Depuis le 1^{er} mai jusqu'au commencement de juin, nous serons absents de Lausanne. Nous allons à Montreux. Nous projetons d'y passer notre temps en vrais campagnards. En mon particulier, je me propose de cueillir des plantes, de ramasser des pierres et de dessiner, si le temps le permet, laissant volontiers nos Solons du Grand Conseil s'évertuer à nous donner des lois.

Ma seconde cure à Aix, écrit-il le 25 septembre 1830, a été favorisée, à quelques mauvais jours près, par le beau temps. J'ai séjourné là pendant 22 jours et je suis revenu, non pas radicalement guéri, mais au moins fort soulagé. Le mauvais temps que nous n'avons cessé d'avoir depuis mon retour, m'a fort contrarié, l'effet des douches se faisant sentir encore plusieurs semaines après leur interruption. Il est résulté de là que lorsque le temps va changer, je m'en aperçois, et que le luttin, qui m'a tant tourmenté, profite de toutes les occasions pour me jouer des tours de son métier.

Quelques mois plus tard, il a de nouveau l'occasion de se plaindre. « La machine est détraquée, mais le courage est encore intact et le cœur n'a pas souffert. C'est lui qui vous écrit. »

L'année suivante, la surdité partielle vint s'ajouter aux autres maux dont souffrait déjà l'illustre vieillard.

Si vous comptez 14 lustres, dit-il à son ami, j'en compte 16 et dans un mois, j'aurai fait un pas de plus dans le 17^{me}. J'avais espéré que les eaux thermales d'Aix, dont j'ai éprouvé les bons effets pour les rhumatismes, pourraient m'être salutaires; on me l'avait presque promis; il n'en a pas été ainsi. Néanmoins j'y retournerai cette année pour faire une tentative nouvelle et prévenir le retour du rhumatisme. En ajoutant à ces infirmités la surdité qui ne me permet pas de suivre les conversations échangées entre plus de quatre personnes, des crampes douloureuses aux jambes et aux cuisses qui interrompent souvent mon sommeil, la destruction des dents dont la conséquence est une mastication imparfaite, source de digestions pénibles, et l'affaiblissement de ma vue qui m'oblige à recourir à diverses espèces de lunettes; en sommant tout cela, vous aurez la collection de mes principales infirmités; je les supporte courageusement parce que, jusqu'à présent au moins, elles ne m'ont empêché ni de me mouvoir, ni de me servir, ni de m'occuper un peu sérieusement et de suite. J'évite soigneusement de céder à la tentation de me reposer dans un fauteuil, pour ne pas en contracter le besoin et, comme je ne suis jamais intempérant, le régime sévère n'est point une privation pénible.

La dernière lettre que F.-C. de la Harpe envoya à son ami est datée du 2 février 1838, deux mois environ avant sa mort. Il lui raconte quelles sont ses occupations et ses préoccupations.

Je vous conseille fort de persévérer dans la feuille de vos papiers; cela vous distraira. Je me trouve bien d'avoir pratiqué ce que je vous conseille. L'occupation sérieuse et suivie m'aide à oublier mes nombreuses infirmités. Je m'occupe donc du triage de mes papiers, de l'ordre à établir parmi les pièces de ma correspondance dont celle avec feu Alexandre I^{er} comprend trente années et existe en bon ordre chez moi et à St-Petersbourg, et de terminer avec ces matériaux et avec mes souvenirs les Mémoires que j'avais interrompus et que je désire terminer.

Il ferme sa lettre en constatant que le gouvernement vaudois a bien dirigé les destinées du pays depuis 1830. « Notre machine marche bien, dit-il, et les machinistes ont le bon esprit de ne point emboucher la trompette. Qu'on nous imite et nous dépasser, voilà mon vœu. » D'Alberti apprit le 8 avril la mort de son ami et envoya une excellente lettre à Mme de la Harpe. Voici, pour finir, quelques lignes de la réponse de celle-ci:

« J'ai essayé plusieurs fois de vous remercier de votre obligeante lettre, mais au souvenir de la cruelle perte que je viens de faire, une vive émotion et un tremblement nerveux m'empêchaient toujours de guider ma plume. Aujourd'hui, une résignation plus chrétienne n'a pas enlevé la douleur de mon cœur, mais je puis parler avec plus de calme de la mort de mon mari. Hélas! mon seul désir maintenant est de pouvoir rejoindre bientôt celui qui fut pendant quarante-sept ans mon ami généreux, mon protecteur zélé. Les regrets que vous lui vouez et qui ont été unanimes, sont d'une bien grande douceur pour moi, de même que la manière honorable dont toutes les gazettes suisses et autres ont parlé de mon bien aimé époux. La reconnaissance que les Suisses lui témoignent encouragera les jeunes gens à se dévouer aussi pour la patrie, et c'est ainsi que mon mari contribuera même après lui à consolider le bonheur de la Suisse (1). » Eug. Mottaz.

DÉPÊCHES

Berne, 21 juillet. — On annonce que le Conseil fédéral demandera à l'Assemblée fédérale, dans la prochaine session extraordinaire, des pleins-pouvoirs pour assurer l'exécution de la loi fédérale sur les poursuites et faillites, dans les cantons où le peuple a rejeté les lois d'application à lui soumises grâce au référendum obligatoire.

Le Conseil fédéral édicterait alors lui-même les lois d'exécution à appliquer dans ces cantons.

Berne, 21 juillet. — Ensuite d'entente entre le Conseil fédéral, au nom duquel traite le Département de l'intérieur, et les présidents des deux Chambres, il a été convenu que M. Welter, président de la Confédération, prononcera le discours officiel, le 1^{er} août, avant midi, à la fête nationale de Schwytz. M. Lachenal, président du Conseil national, portera le toast à la patrie au banquet principal, et M. Gottschalk fera le discours, le 2 août, au Grütli.

Berne, 21 juillet. — La société suisse des juristes tiendra à Genève sa réunion annuelle les 21 et 22 septembre.

Deux questions y seront discutées: 1^{re} Quelle part la Confédération doit-elle prendre à l'enseignement du droit en Suisse? Rapporteurs: MM. les professeurs Meili, à Zurich, et Gentet, à Genève.

(1) Lettre du 26 mai 1839.

2^o Quels doivent être les principes d'une législation fédérale sur le contrat d'assurance sur la vie? Rapporteurs: M. le professeur Reh-fous, à Genève, et M. Lienhard, député de Berne au Conseil des Etats.

Berne, 21 juillet. — Une assemblée socialiste réunie hier soir à la caserne, sur un rapport de M. Seidel, rédacteur de l'*Arbeiterstimme*, s'est prononcée à l'unanimité contre le rachat du Central.

Lucerne, 21 juillet. — Après ce qui s'est passé aux assises de Zurich, deux des personnes désignées par le gouvernement de Lucerne pour représenter notre canton à la fête de Schwytz, M. Arnet, conseiller de l'instruction publique, et le professeur Dr Beck, déclarent ne pouvoir prendre part à cette réjouissance.

Lisbonne, 21 juillet. — Les principales maisons de change suspendront aujourd'hui l'agio sur les livres sterling et les monnaies d'argent.

Les journaux assurent que quelques négociants d'Oporto et de Lisbonne fermeront boutique si la crise continue.

Paris, 21 juillet. — La chambre syndicale des ouvriers de chemins de fer, en présence des déclarations de M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, a décidé de reprendre le travail aujourd'hui.

Genève, 21 juillet. — Voici les résultats principaux des concours de la fête fédérale de gymnastique:

CONCOURS DE SECTIONS

Couronnes de laurier (par ordre alphabétique):

Aarau (section bourgeoise); Alstätt; Amriswil; Aussersihl; Bâle (Académie); Bâle (bourgeois); Bâle (Grütli); Berne (ville); Bex; Bienne (ville); Bienne (romande); Biersfelden; Chaux-de-Fonds (Abeille); Chaux-de-Fonds (ancienne); Corgémont; Ennenstrand; Engelburg; Fluntern; Grangeneuve; Guebwiller (Alsace); Genève (Grütli); Grenchen; Heimenhofen; Hérissau; Höttingen; Interlaken; Kleinbasel; Kleinhünningen; Langendorf; Lausanne (Amis-Gym); Lausanne (bourgeois); Locle; Lugano; Lucerne; Muri; Neumünster; Neuveville; Oberstrass; Olten; Société suisse de Paris; Porrentruy; St-Gall; St-Imier; Schaffhouse; Seebach; Stein-am-Rhein; Thalwil; Thônex; Thônex; Unterstrass; Wald; Wädenswil; Winterthur (ville); Wipkingen; Zoug; Zurich (anc. section); Zurich (deutsche Turnerschaft); Zurich (Université); Zoug.

Couronnes de chêne:

Obtiennent, entre autres, des couronnes de chêne les sections vaudoises suivantes: Aigle, Corsier, Lutry, Ste-Croix, Sentier, Vevey, Yverdon.

Diplômes:

Montreux, Morges, Moudon, Nyon, Payerne.

Nous rappelons expressément que l'indication du rang des sections est supprimée. Dans chaque catégorie de récompenses, les sections sont considérées comme égales.

CONCOURS INDIVIDUELS

ENGINS

Couronnes. 1. Schmid, Besançon; 2. Geiser, Chaux-de-Fonds (ancienne); 3. Gostely, St-Imier; 4. Witter, Emile, Berne (bourgeois); 5. Bösche, Genève; 6. Rossi, Berne (bourgeois); 7. Grandjean, Chaux-de-Fonds; 8. Chardon, Genève; 9. Groschopf, Bâle; 10. Brodbeck, Hérissau; 11. Bangerter, Neuveville; 12. Collaud, Yverdon; 13. Lachat, Chaux-de-Fonds; 14. Mettatt, Chaux-de-Fonds; 15. Thoma, Paris; 16. Krensch, Bienne; 17. Thiebaud, Chaux-de-Fonds; 18. Zurcher, Bulle; 19. Audemars, Arras; 20. Bruchet, Corsier; 21. Schelling, Chaux-de-Fonds; 22. Bornand, Genève; 23. Geiser, St-Imier; 24. Haug, Schaffhouse; 25. Hirt, Winterthur; 26. Knoll, Berne; 27. Meyer, Stuttgart.

JEU NATIONAL

Couronnes. 1. Voumard, Chaux-de-Fonds; 2. Alenbach, Bienne; 3. Jaggi, Karl, Soleure; 4. Jaggi, Hermann, Soleure; 5. Witter, Corgémont; 6. Grosjean, Sonceboz; 7. Hasler, Bâle; 8. Neuser, Neumünster; 9. Schneider, Brugg; 10. Keel, Zurich; 11. Scharli, Lucerne; 12. Meyer, Genève; 13. Brotschi, Solothurn; 14. Schmid, Interlaken; 15. Lavoyer, Grenchen; 16. Meyer, Londres; 17. Alenbach, Montilier; 18. Bernard, Genève; 19. König, Berne; 20. Meyer, Mannedorf; 21. Michel, Brigue; 22. Zurbach, Bienne.

CONCOURS SPÉCIAUX

Lutte suisse: 1^{er} König, Berne bourgeois. *Lutte libre:* 1^{er} Grosjean, Sonceboz. *Jet de pierre:* 1^{er} Voumard, Chaux-de-Fonds. *Grimper:* 1^{er} Scherb, de l'Association de la Seine, à Paris. *Saut à la perche:* 1^{er} Reifener, Bâle bourgeois. *Saut en hauteur et en longueur:* 1^{er} Meyer, Stuttgart. *Course:* 1^{er} Guttinger, Seebach. *Natation:* 1^{er} Ischner, Zurich. *Escrime:* 1^{er} More et Dufour de la Ripagérienne (France).

Ed. Fenn, éditeur.

Tissus Foulards d'Alsace, à 45 centimes le mètre ainsi que de Foulards Madagapois, Satinets, Zéphir et Mousseline-laine sont expédiés en mètres sans et pour costumes complets, franco de port à domicile par la Maison **Oettinger et Cie., Zurich.** P. S. Envoi d'échantillons de nos collections riches en étoffes pour dames et messieurs, par le retour du courrier franco. 2226

Contre la faiblesse, la lassitude et les crampes d'estomac:

Monsieur Golliez, pharmacien, à Morat, voudra bien croire à la profonde reconnaissance de votre fidèle client; je ne supportais ni la terreur en aucune façon, lorsque mon médecin m'a conseillé votre cognac ferrugineux; depuis un mois que j'en fais usage, je ne ressens plus ni lassitude, ni crampes d'estomac, tout en étant beaucoup plus vaillant à l'ouvrage. (Signé) Ad. Faubourg. Ve-te en gros: Pharmacie Golliez, à Morat; détail dans toutes les pharmacies et bonnes drogueries. Référez les contrebandes; exigez la marque des deux palmiers. Dans toutes les pharmacies et drogueries. 2226

PAPIER À CIGARETTE
DU C
PARIS-LYON-ANVERS

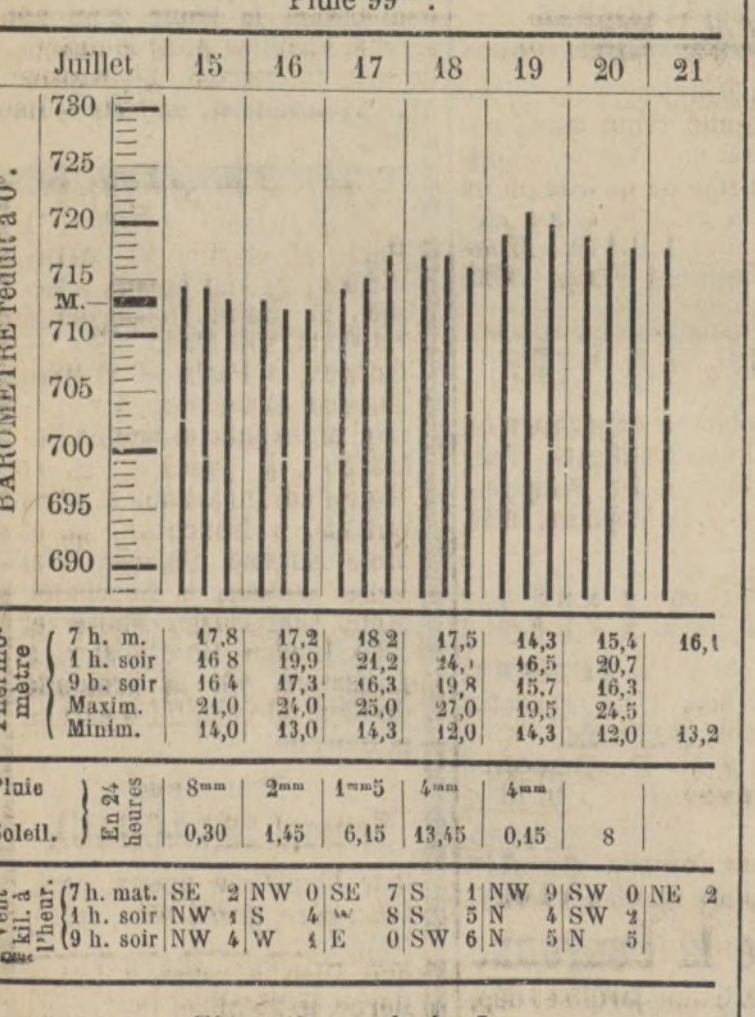
La plus recherchée dans tout le monde pour sa douceur, solidité et pureté.

Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES

Champ-de-l'Air: A 7 h. m., 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m.; Long.: 6°58'6"; Lat.: 46°31'. — Parom.: 713; Therm.: 9°6; Haut. d'eau: 1 m.03.

Juillet moyen: Baromètre 714. Thermomètre 18°4. Pluie 99 mm.



Situation générale. Hautes pressions au SW. et au NE. — Temps probable: Beau assez chaud.

Bourse de Paris du 20 juillet 1891.

Cours de clôture (Terme).

3 % Français...	95 17	Crédit foncier...	1248 75
3 % Français 91...	93 70	Crédit lyonnais...	806 25
3 % Amortiss...	95 90	Gaz parisien...	1405 50
4 1/2 % Franç...	105 85	Panama...	32 50
Consolid. anglais	96	Corinthe.....	52 50
4 % Russe 1889...	98 10	Suez.....	2771 25
5 % Italien...	91	Lombards.....	231 25
4 % Autriche or...	97	Autrichiens...	631 25
4 % Hongrois...	91 10	St-Franco-Alger...	24 50
5 % Etat serbe...	460	Comp. ant. Esc.	573 75
3 % Extér. esp...	72 65	Comp. d'Escomp.	268 75
3 % Portugais...	40 40	Métan.....	33 75
4 1/2 % Brésil 88	79 25	Obligations...	
5 % Argentin...	312 50	3 % Chem. Andal...	267 50
4 % Turc...	18 80	5 % Cr. f. Egypt...	511
Priorité ottom...	421 25	3 % Ch. f. Portu...	213
Unifiée d'Egypte...	488 75	3 % N-Esp. 1 ^{re} s...	395
Banque de Fran...	4442 50	3 % Saragosse...	367 50
Banque de Paris	780	3 % Transcaucas...	81 50

